

*Noël, Action
et Vérités*

DE LA MEME AUTEURE

Te voir et me retrouver, 2023

Suis-moi, mon cœur déménage, 2022

Les flocons pour témoins, 2022

MEG ANDREWS

*Noël,
Action
et
Vérités*

Bien que le village de Tignes et son environnement
soient décrits dans ce roman,
tous les personnages et certains lieux restent fictifs.

Tous droits réservés

© Meg Andrews

Facebook : MegAndrewsbooks

Instagram : MegAndrewsbooks

Correction et mise en page : Leslie Guyon (2LI.fr)

Couverture : iStock et David Reilles

ISBN : 979-10-424-0783-4 Dépôt légal : octobre 2023

Chapitre 1



Maya, 28 ans, aujourd'hui

Je remonte le col de mon blouson sur mon visage. Le vent commence à refroidir l'air ambiant. Décembre s'est installé depuis plus de deux semaines et, avec lui, la neige et le verglas pointent le bout de leur nez.

Maman m'a demandé d'aller faire quelques courses pour ce soir. Il fait un magnifique soleil et je descends la rue pour passer devant le lac. La température est basse et je suis emmitouflée de la tête aux pieds, comme si je partais en expédition au pôle Nord. Ce qui est un peu le cas, si on considère que j'ai vécu dans un pays où le froid correspondait uniquement aux épisodes de pluie. Bref, pas grand-chose à voir avec la température ambiante. Mon long manteau, mon bonnet et mon écharpe me permettent donc de tenir le choc. Mes lunettes de soleil, elles, m'aident à ne pas être éblouie par la réverbération de la lumière sur la neige. Il faut que mon corps se réhabitue à tout ça.

Il est encore tôt et la station est un peu endormie. Les touristes ne sont pas encore tout à fait arrivés et les immeubles de location

ne sont pas pris d'assaut. Je peux donc prendre mon temps, les rues sont calmes et il n'y a pas foule dans les petits commerces du village.

Ma mission, ce matin, me permet de sortir et de m'aérer l'esprit. Je passe devant le front de neige et la maison du tourisme. Les skieurs commencent à arriver. Certains sont déjà devant les remontées mécaniques. D'autres, qui n'ont pas encore pris leur forfait pour la journée, attendent devant la billetterie.

Je suis sur cette grande étendue blanche et observe le soleil qui se lève. Dans une petite heure, le rythme tranquille de la station va s'accélérer, vibrant au son du métal des télésièges, des cris des sportifs heureux d'aller se défouler sur les pistes, après des semaines de travail harassantes. Je n'ai plus à m'inquiéter de ça pour l'instant, mon job ayant été donné à une femme qui a été assez fourbe et fausse pour réussir à me le voler. Si elle n'avait pris que ça...

Sans m'en rendre compte, j'arrive devant l'entrée de la supérette. On y trouve de tout, mais il ne faut pas être trop exigeant. De toute façon, ici, le minimum suffit. L'employée à la caisse me sourit et me salue. Tout semble si facile ici. Sourire, penser, aller et venir à sa guise, être soi-même.

La tête dans mes pensées, je ne me rends pas compte qu'un bloc de muscles et de chair me percute. *Ou bien est-ce l'inverse ?*

— Aïe ! Faites attention !

— Excusez-moi, mais je crois que vos pieds sont sur les miens. Je vous retourne donc le conseil.

Une masse d'un mètre quatre-vingts se tient devant mon petit mètre soixante et lorsque je porte le regard sur mes pieds, je constate avec horreur que le propriétaire du bonnet bleu que je viens de rencontrer a raison. Je pique un fard et sens le rouge me monter au visage.

— Désolée.

— Heureusement que vous n'aviez pas de caddie, sinon j'aurais eu les pieds écrasés.

— Faut pas pousser, quand même !

La moutarde me monte au nez. Je me suis excusée et il en rajoute !

— Vous pourriez peut-être me rendre mes pieds, maintenant, me dit-il d'un ton moqueur.

Oups, je suis encore en position haute. Je descends mes talons de ses chaussures et m'excuse à nouveau tout bas, avant de m'échapper et de le laisser seul au milieu des produits laitiers.

— Merci ! me crie-t-il en avançant vers la caisse.

Non mais quelle grande gueule ! En plus, ça le fait rire. *Il se paye ma tête !?* Il est aussi camouflé que moi. On dirait Schwarzy dans *Terminator*. Grand, baraqué, lunettes noires. O.K., Arnold Schwarzenegger n'a jamais porté de bonnet. Et la voix de mon géant n'avait rien à voir avec celle d'un androïde. Cette voix... en y réfléchissant, elle avait un timbre qui me paraît familier. Mais sans l'image, impossible de me rappeler du nom de son propriétaire.

Chapitre 2



Maya, aujourd'hui

Après cet incident, je passe un petit moment à choisir les produits pour la cuisine de ce soir. Je règle mes achats et sors affronter le froid. Je décide de marcher dans la petite rue qui descend au village et rêve d'un chocolat chaud. Si ma mémoire est bonne, le meilleur endroit ici pour en boire un est le café-librairie de Jane. Il y a bien longtemps que je ne suis pas venue ici. J'ai grandi dans un village des environs et ce petit « centre-ville » était notre QG le samedi, avec Astrid et Arthur, mes meilleurs amis, quand nous étions adolescents. Ensuite, les choses ont changé. Après le bac, je suis partie étudier « à la ville », comme on dit ici, à cinq heures de route de chez mes parents. Trois années de formation en commerce international plus tard, la vie m'a emportée vers des horizons bien lointains. J'ai effectué un stage d'un an pour une agence de marketing de Londres et comme mon profil les intéressait, j'y suis restée trois ans de plus. Mais voilà, tout a une fin. Et quand j'y repense, si on ne m'avait pas forcé la main, j'y serais encore...

En revoyant ce petit bout du monde où je suis revenue, je pense à mes deux amis. J'ai gardé contact avec eux, mais nous ne nous voyons pas souvent. Heureusement, la technologie nous permet de nous voir à distance, de temps en temps.

Je relève le nez pour admirer les décorations que le comité des fêtes a mises en place la semaine dernière. Rien n'a changé. Toujours autant de guirlandes lumineuses accrochées aux réverbères, de lutins indiquant les différentes directions dans le village, de pancartes multicolores et de boules dans les vitrines, le tout dans un univers de neige qui sent la guimauve. En décembre, c'est comme si le père Noël avait élu domicile au cœur du domaine.

Même si je n'ai pas trop la tête à la fête, je ressens tout de même l'appel des douceurs de Noël. Tant mieux, cela me changera un peu les idées, que je n'ai pas au plus clair en ce moment.

Un carillon de porte me sort de ma rêverie et j'ai juste le temps de pivoter sur la gauche avant de voir passer un missile devant moi.

— Non mais, ça va pas ? hurlé-je sur le trottoir.

— Désolé ! me répond un homme qui s'arrête net un peu plus loin.

J'ai à peine le temps de remarquer un bonnet bleu, des lunettes de soleil, un blouson noir et des rangers avant qu'il ne poursuive sa course folle vers le bas de la rue. *Non mais je rêve ! Encore ce type ! J'aurais pu me faire un mal de chien en glissant du trottoir et il ne relève même pas ! Il y a des gens que les fêtes rendent complètement débiles.*

Je reprends mon souffle, vérifie que mes deux jambes sont encore là et que mon sac est entier, et cherche le café des yeux. À vrai dire, je n'en suis pas loin. À quelques pas de moi se tient Jane. Elle est sortie sans manteau et regarde en direction de mon inconnu.

— Il est encore parti sans avoir le temps de finir son déjeuner, se lamente-t-elle sans me voir.

— Oui, et il a aussi oublié les bonnes manières dans votre boutique, continué-je, un brin en colère après Monsieur Courant d’Air.

— Oh, bonjour. Désolée, je ne vous avais pas vue, me répond une Jane un peu surprise.

Il faut croire que je suis invisible, ici, comme d’habitude. J’ai toujours été discrète et on ne me remarquait jamais. C’est toujours le cas aujourd’hui. Depuis mes années collège, où on m’a plus prise pour cible malgré moi, je préfère rester en retrait et observer.

— Entrez, soyez la bienvenue ! me dit la vieille dame en m’indiquant de la suivre.

— Merci.

J’entre à sa suite et me plante dans l’entrée. Tout est comme il y a dix ans. Le sol en bois clair, les grandes bibliothèques et leurs étagères qui nous guident jusqu’au comptoir, les tables et les chaises en bois et tissus, et cette magnifique vitrine, qui faisait fondre mon cœur d’amoureuse des livres.

— Ne soyez pas en colère après lui. Il a une urgence, m’indique Jane en regardant l’extérieur, me faisant comprendre de qui elle parle.

— Urgence ou pas, il aurait pu faire attention. J’ai failli tomber les quatre fers en l’air. Un peu plus, l’urgence, c’était moi.

Toujours énervée à cause de ce type, j’ôte mon manteau et mes lunettes. Jane me fixe avec attention et me détaille de la tête aux pieds. Tout à coup, un sourire illumine son visage. De belles rides viennent entourer ses yeux rieurs et, malgré mon coup de sang, je ne peux m’empêcher de lui sourire en retour.

— Maya Lavigne ! dit-elle en me prenant les mains. Que fais-tu ici ? Comment vas-tu ? Que deviens-tu ?

Le sourire sur mon visage s’est agrandi. Son air enjoué est toujours là.

— Excuse-moi, je t'assomme avec mes questions. Mais je ne m'attendais pas à te revoir un jour dans ma boutique. Quelle surprise !

Je n'ai pas envie d'expliquer les raisons de mon retour ici. Enfin, pas maintenant. Je dois d'abord faire le vide dans ma tête.

— Je ne pensais pas non plus revenir, mais mes parents sont venus s'installer ici, donc, si je veux les voir...

— Mais oui, tu dois être la fille d'Annie. Que c'est chouette ! Comme tu peux le voir, les habitudes ont la vie dure et les lieux sont toujours les mêmes qu'avant ton départ. Je vais devoir m'en séparer bientôt, mais, en attendant, j'en profite encore un peu.

— Vous allez vendre le café ?

— Je le garderais bien, mais je commence à avancer en âge et je me fatigue vite. Ce n'est pas comme si j'avais des enfants à qui le confier. Je ne me suis jamais mariée. Je dois donc me résoudre et laisser cet endroit à quelqu'un qui en fera quelque chose de bien.

— Je n'en reviens pas. Cet endroit existe depuis si longtemps... J'y ai tellement de bons souvenirs ! C'est vraiment dommage qu'il faille le fermer.

— Arrêtons de parler de moi. Viens t'asseoir. Ta place préférée est disponible.

— Mais je... enfin comment... ? fais-je, surprise que ses souvenirs de moi soient encore intacts.

— Tu venais ici tous les samedis avec tes amis et vous passiez de longs moments à discuter. Quand tu venais seule, tu prenais un livre sur cette étagère, me dit-elle en me montrant le magnifique meuble en bois blanc derrière nous. Tu t'installais près de la vitrine. Rien ne te dérangeait, pas même les enfants qui hurlaient près du comptoir en attendant que leurs mères règlent les consommations. Certains clients marquent notre paysage, alors, quand ils s'en vont ou reviennent, on s'en souvient, me confie-t-elle avec un sourire.

Je ne sais quoi répondre à tout ça. Je m'installe à la table qui a été le témoin de tant de discussions et regarde la carte.

— Ne me dis rien, me lance Jane avec un clin d'œil. Aujourd'hui tu prendras un chocolat chaud avec de la chantilly dessus.

— Mais...

— Les souvenirs, Maya, les souvenirs...

Je regarde ce petit bout de femme s'éloigner vers le comptoir et me préparer ma boisson d'hiver préférée. Après tant d'années et malgré le nombre incroyable de clients qu'elle a dû rencontrer, elle se souvient de la jeune fille qui refaisait le monde et imaginait son avenir en regardant les montagnes derrière sa vitrine, il y a plus de dix ans. Je suis sans voix.

Alors non, je n'étais pas invisible pour tout le monde...

Chapitre 3



Maya, 14 ans

Voilà quatre jours que je n'ai pas mis le nez au collège à cause d'une grippe et mes amis me manquent. Astrid, ma meilleure amie et voisine de classe, a bien essayé de venir me rendre visite hier, mais ma mère a fait barrage. Il faut dire qu'avec plus de trente-huit de fièvre et clouée au lit, je n'étais pas en état de discuter avec qui que ce soit. Même Arthur, notre acolyte masculin, n'a pas réussi à me décrocher un mot lorsqu'il m'a appelée, lundi soir. J'avais un mal de tête épouvantable et j'avais l'impression de n'entendre qu'un écho au bout du fil. C'était un calvaire et j'ai mis fin à la conversation avant que ma tête explose.

Ce soir, ça va mieux. La fièvre est tombée, j'ai pu grignoter du pain avec du beurre au goûter et je sens que mon estomac et mon corps me remercient de cet effort. Le médecin est passé tout à l'heure et m'a dit que si tout allait bien demain matin, je pourrais retourner en cours. Que cet homme soit béni ! Je n'en peux plus de ma mère. Elle est gentille, mais elle me couve comme si

j'avais encore deux ans. Ça a déjà le don de m'énervé en temps normal, alors l'avoir en continu depuis plusieurs jours...

J'ai envoyé un message à Astrid pour lui annoncer la bonne nouvelle. Elle était en cours et devrait me rappeler en rentrant, c'est-à-dire incessamment sous peu.

Toutes les deux, nous sommes inséparables depuis que mon meilleur ami du primaire, qui a suivi mon chemin sur les bancs du collège Jean-Mermoz, a voulu l'embrasser à une soirée en classe de sixième, à cause d'un pari perdu. *Que les mecs peuvent être bêtes, parfois !* Tout ce qu'il a récolté, c'est une empreinte de doigts sur sa joue et une engueulade de ma part. Je suis allée prendre la température auprès de cette nouvelle arrivée dans notre classe, en lui expliquant la situation et en ramant pour qu'elle accepte les excuses de mon imbécile de copain. Depuis, on forme un trio de choc. Malheureusement pour Arthur, Astrid reste toujours de marbre devant ses tentatives de séduction. Je crois qu'entre eux, c'est comme un jeu. Elle adore qu'il fasse des pieds et des mains pour elle et elle est toujours la première à prendre sa défense quand il en a besoin. Je suis sûre que si nous avions quelques années de plus, ça marcherait entre eux.

Enfin, pour l'instant, mon duo préféré me manque et j'ai hâte de remettre autre chose qu'un pyjama et de retrouver le doux poids de mon cartable sur mon dos. Bref, vivement demain !

Assise en tailleur sur mon lit, je relis le cours de français de madame Darbillon, qu'Astrid a déposé hier. Cette prof est super et j'apprécie Molière. En relisant les scènes étudiées du *Médécin malgré lui*, j'imagine parfaitement notre Arthur dans le rôle principal, ce qui aide à mémoriser les dialogues. J'en ai presque fini quand ma mère entre dans ma chambre et me tend le téléphone. Je regarde le nom inscrit sur l'appareil et laisse tomber mon classeur au sol. Je fais signe à ma mère que tout est sous contrôle et attends qu'elle sorte et referme la porte.

— Alors, d'Artagnan remet ses bottes demain ? C'est cool !

Je déteste quand ma meilleure amie m'appelle comme ça. En plus, nous ne sommes que trois et ce rappel de notre infériorité face aux autres me rend triste. Mais je laisse ma mauvaise humeur de côté, car l'entendre me fait du bien.

Nous passons en revue toutes les informations du jour, même si demain, elles seront déjà désuètes. Au collège, il faut être au courant de tout, mais les nouvelles sont vite remplacées. Il faut donc suivre le fil. Avec Astrid, je suis sûre de ne rien manquer, elle est à l'affût de tout. Une vraie fouine.

— Au fait, j'allais oublier, il faut absolument que je te dise !

Allongée sur mon lit, les yeux rivés sur le poster de mon film préféré *Vous avez un message*, j'attends la suite, mais elle tarde à venir.

— Quoi ? finis-je par crier.

— J'en reviens pas d'avoir oublié de t'en parler. En plus, c'est super important.

Elle m'énerve à toujours tourner autour du pot. Je suis sûre qu'elle le fait exprès !

— Je t'en prie, Astrid, passe la seconde !

— Ah oui, pardon.

Bah non, elle ne le fait pas exprès.

— Y'a un nouveau depuis hier chez les 4^eB.

— Tout ce mystère pour un malheureux nouveau qui débarque...

— Je peux te dire que tu seras bienheureuse de le voir traîner dans les couloirs.

Ma meilleure amie est géniale, mais c'est une vraie commère et je me méfie du degré d'importance de ses informations. Pourtant, cette fois, quelque chose dans le ton de sa voix pique ma curiosité. Je me redresse et retrouve ma position initiale.

— Vas-y, raconte, fais-je, tout ouïe.

— Alors voilà. Il s'appelle Bast'. Grand. Brun. Regard vert et... certainement trop vieux pour s'intéresser à nous, il a redoublé son CM2.

— Tu es bien informée, comme d’habitude. En tout cas, je savais bien que la nouvelle ne pouvait pas être aussi bonne, réponds-je, déçue.

— Bonne ou pas, poursuit mon amie, ce n’est pas le plus dérangeant.

Je laisse le silence envahir la pièce et elle doit sentir que j’attends la chute de son annonce.

— Il a déjà noué des contacts avec Jérémie et Elias, finit-elle par dire.

— Merde.

— À qui le dis-tu !

Jérémie n’est pas bien dangereux, si on considère sa petite taille et son air de premier de la classe — qu’il n’est pas —, mais c’est un « suiveur » qui fait tous ses coups en douce. Pour Elias, c’est autre chose. Blond, regard bleu et sourire à faire fondre, il est grand et sait se faire respecter. Ce duo n’est pas dans notre classe — heureusement — et ne fait pas partie de mon fan-club. J’ai comme objectif de toujours rester à bonne distance de leurs remarques. Alors oui, savoir que le nouveau traîne avec eux n’est pas engageant pour nouer d’éventuels liens avec lui. Si tant est que je le souhaite. Si ses deux compères lui parlent de moi et de mon duo de choc, la chose est courue d’avance, lui adresser la parole sera mission impossible.

Je ne suis pas du style qu’on distingue de suite. Mes soixante kilos pour mon mètre soixante-cinq ne font déjà pas de moi une reine de beauté version 2000, mais être dans le peloton de tête de la classe n’arrange rien quand on veut fréquenter le clan « cool ».

Je reviens à nos moutons et nous continuons à papoter un peu de ce qui se passe au collège. Après nous être mises d’accord sur nos tenues pour demain — petit rituel entre filles pour être sûres de ne pas porter la même chose —, nous raccrochons.

Je m’allonge de nouveau sur mon lit en me disant que, décidément, le karma est encore bien négatif sur ce coup-là. Attention, je ne m’apitoie pas sur mon sort. J’ai des amis fidèles et

une vie sociale, mais je ne m'octroie jamais le droit — et de toute façon, les possibilités sont minces — de franchir la ligne qui sépare mon monde de celui des personnes comme Jérémie et Elias. Je suis courageuse, mais pas téméraire. Alors, de peur de me brûler les ailes, je reste à ma place.

Chapitre 4



Sebastian, 29 ans, aujourd'hui

Moi qui pensais pouvoir profiter d'un peu de repos cet après-midi, c'est loupé. C'est dommage, car l'assiette que Jane m'avait préparée sentait bon et mon estomac aurait bien voulu la finir. C'était sans compter sur les touristes et leur envie de hors-piste.

Après le coup de fil de Fred sur mon téléphone professionnel — pourquoi ne l'ai-je pas coupé ? —, je me suis levé en trombe, criant à Jane que je devais partir et suis sorti de son café. Dans la précipitation, j'ai même failli percuter une jeune femme qui venait en contresens. La première comprendra le pourquoi de ma fuite, l'autre a dû penser que j'étais un vrai taré. Si je la recroise, il faudra que je m'excuse pour mon comportement à la supérette et un peu mieux que le vague « désolé » lancé tout à l'heure.

Pour l'heure, je suis sur ma motoneige, remontant la pente avec deux autres gars de mon équipe, eux aussi sur leur véhicule flanqué d'un traîneau. Je scrute le tapis blanc du flanc est de la montagne à la recherche d'un manteau jaune et gris. Une femme

a prévenu les secours en disant que son mari avait fait une erreur de trajectoire et dévalé la pente un peu trop vite. Toujours selon elle, tout va bien, mais l'homme semble souffrir du bras.

Après quelques minutes à fixer la zone indiquée par la femme de notre cher « James Bond », nous apercevons notre victime assise et une barbe à papa rose nous faire de grands signes. Ce côté est peu escarpé et proche de la piste. Le sauvetage devrait être rapide. Une fois arrêtés, Ethan et moi descendons de nos engins. Denis, quant à lui, récupère la civière dans le traîneau et nous rejoint. Arrivés près de notre souffrant, nous l'auscultons, à la recherche d'éventuels troubles visuels, sensoriels ou moteurs. Tout semble bon de ce côté, hormis son bras. Nous lui plaçons la planche sous le dos. Il rétorque que tout va bien, mais sa femme le force à se taire.

— Arrête de n'en faire qu'à ta tête ! Regarde où nous en sommes, à cause de tes âneries ! Maintenant, tu te tais et tu écoutes ce que disent les sauveteurs ! Ça aurait pu être beaucoup plus grave. Heureusement que tu ne skies pas vite !

Ethan, notre médecin, croise mon regard amusé et examine la blessure. Effectivement, le bras droit semble cassé. J'aide à la pose de l'attelle.

Le « cascadeur » étant hors de danger, nous le soulevons doucement pour l'installer dans le traîneau, pour qu'il puisse être transporté sans heurts à l'hôpital du coin. Il ne souhaite pas être allongé, mais vu le regard que nous lui lançons tous les trois, il obtempère sans ciller.

Une fois l'homme chargé derrière la motoneige par Denis, ce dernier invite la femme à monter derrière moi. Elle nous regarde, un peu effrayée, mais voit bien que si elle veut suivre son mari, c'est le seul moyen de la faire redescendre dans la station. Elle fixe ma machine et peste contre son mari.

— Je te préviens, Albert, la fin du séjour a intérêt à bien se passer, sinon tu vas m'entendre !

Je regarde Ethan et nous attendons qu'elle soit hors de portée de voix pour rire sous cape.

— Si tu veux mon avis, elle n'en a pas fini avec lui, me garantit Ethan. Elle est furax.

— Je pense qu'elle a des raisons de l'être. D'après ce que j'ai compris, s'ils en sont là, c'est un peu de sa faute à lui.

Nous ramassons le matériel de nos deux touristes, les fixons sur nos appareils et redescendons au bas du domaine. Cet épisode finit bien. Notre séquence sauvetage était simple. Ce n'est pas toujours le cas.

J'adore mon boulot, mais avec ce genre de personnes, il y a des jours où j'ai envie de laisser les inconscients mijoter un peu. Après tout, quand ça n'a pas l'air grave, laisser le type le nez dans la poudreuse devrait lui faire passer l'envie de recommencer sans guide. Mais j'en suis incapable. Je suis devenu trop attentif aux autres et tant mieux, car je n'aimais pas du tout le jeune que j'étais au collège ni l'homme que j'étais en train de devenir il y a quelques années. Heureusement, ce dernier m'a faussé compagnie il y a un moment déjà et il ne me manque pas.

Chapitre 5



Sebastian, 15 ans

Vendredi. Deux jours que j'ai débarqué dans mon nouvel environnement et je me suis fait un bon groupe d'amis. Il faudra voir avec le temps, mais j'ai l'impression que ces nouvelles connaissances sont assez populaires au collège et pas forcément très sympas avec tout le monde. Mais comme le dit ma chère mãe¹ : « Il faut s'intégrer. » J'espère juste que je ne me plante pas de personnes.

Je suis un élève de niveau moyen et, de ce fait, je ne vise pas les sommets. Juste ce qu'il faut pour avoir mon brevet et passer en seconde. À la maison, je suis l'aîné de quatre et le premier à pouvoir accéder à ce niveau d'étude. J'ai déjà redoublé une classe en primaire, je ne veux pas encore creuser un fossé entre moi et mes camarades de classe. Mes parents sont arrivés du Portugal il y a vingt ans, mais sans bagage linguistique et diplôme spécifique, ils ont tous les deux trouvé un emploi qui

1 Maman, en portugais.

leur permettait de vivre correctement. Nous avons déménagé ici il y a presque deux semaines. Mon père travaille dans le bâtiment — il est responsable d'équipe — et a été promu pas très loin. Ma mère a été recrutée par la mairie pour être aide maternelle dans une école du coin. On ne roule pas sur l'or, mais nous sommes heureux et mes parents ont pu apprendre le français, qu'ils parlent parfaitement maintenant. Évidemment, ils ont un accent prononcé, mais nos voisins disent qu'ils ont une voix qui chante. Si eux ont pu réussir et faire leur place ici, je me dois de suivre leur exemple.

Je suis debout devant le portail du collège avec près de trente minutes d'avance, puisque mon père a un chantier assez loin toute la semaine. Il m'a donc déposé plus tôt. Il fait encore sombre en ce matin d'avril et je regarde le quartier qui se réveille doucement. Jérémie et Elias n'arrivent que dans vingt minutes, j'ai le temps de relire mon cours de maths. C'est la matière qui me plaît le plus, alors je fais de mon mieux pour y arriver.

Une fille vient se poser devant la grille, mais semble vouloir garder ses distances. D'autres viennent nous rejoindre et commencent à discuter ensemble. Je relis une dernière fois la carte mentale sur les triangles, mais je sens que des yeux sont posés sur moi. Je relève le nez sans en avoir l'air et trouve deux prunelles bleues qui vagabondent de mon sac à mon visage. Ma spectatrice s'en rend compte et, la lumière du jour se faisant plus prononcée, je remarque deux joues rosées qu'elle prend grand soin d'éloigner de mon champ de vision. Un gars et une fille la rejoignent en courant et l'embrassent. Elle a l'air soulagée et, sans un regard pour moi, prend la direction de l'entrée. Je n'ai pas le temps de la suivre des yeux, car Elias se dirige vers moi avec un grand sourire.

— Tu as fait la connaissance de Miss Bûcheuse ? me demande-t-il.

— Qui ?

— La fille qui était à côté de toi avant que j'arrive. La blonde avec sa queue de cheval.

Le ton qu'il utilise pour me présenter cette fille ne me donne pas envie de lui dire ce que j'ai remarqué, alors je minimise.

— Non, je relisais les maths. Pas fait attention, dis-je en haussant les épaules.

— Les maths ? Quelle idée ! T'as pas mieux à faire ? Remarque, elle passe plutôt inaperçue, donc laisse tomber.

Alors qu'il me prend par l'épaule, je note pour moi-même : *pas de remarques concernant les cours et ma volonté d'avoir une moyenne correcte pour l'instant et faire attention à qui je m'intéresse.*

Il reste dix minutes avant que la sonnerie retentisse et nous donne le signal du début de la journée. Nous nous installons sur les marches dans la cour, devant le bâtiment, et voyons Jérémie qui passe le portail.

— Alors, quoi de neuf ? nous lance-t-il.

— Mes frangines partent lundi en voyage scolaire, dis-je tranquillement.

— Et le trio des 4^eA est de nouveau au complet, ajoute Elias.

— Ah oui, elle est de retour ? fait Jérémie.

— Qui ça ? demandé-je, sans rien comprendre à leur échange.

— La bûcheuse, précise Elias pour me faire comprendre de qui il s'agit.

— Elle a quoi de spécial, cette fille ?

La question risque de faire débat concernant l'intérêt que je porte à ladite personne, mais je n'apprécie pas trop le ton utilisé par mes deux camarades et j'aimerais bien en savoir plus.

— Oh rien, ils sont dans leur bulle. Pour eux, c'est boulot et sérieux.